

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 32

Artikel: Patois des environs d'Orbe : lo tru (pressoir) a Djan Pottu
Autor: Redzipet, Pierre-Abram
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



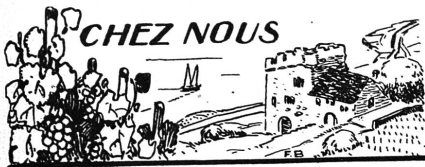
Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



FLOTTEZ DRAPEAUX !

Réflexions d'un Lausannois à propos de la décoration de la ville.

A fête fédérale de chant est terminée. Les derniers accords se sont évanouis. Les arcs de triomphe sont démolis, les guirlandes fanées ont disparu, drapeaux et oriflammes ont été roulés et remisés.

Nous venons de vivre une dizaine de jours dans une ville fort bien décorée, où chacun avait apporté joyeusement sa collaboration, petite ou grande, et où l'ensemble fut extrêmement réussi et apprécié par nos hôtes. Pendant que cette vision multicolore est encore dans nos yeux, essayons de formuler quelques impressions d'ordre général et quelques réflexions sur des points particuliers.

Avez-vous jamais songé que nous Suisses, nous sommes dans des conditions presque uniques quant aux moyens d'ornez nos rues pour nos festivités fédérales ? Elles résultent de la riche variété de nos diverses bannières cantonales, se mariant à celles, justement honorées, de notre drapeau fédéral. Dans les pays voisins, la décoration est beaucoup plus uniforme et partant monotone, même si le drapeau national comporte trois couleurs. Tous les drapeaux qui ornent les monuments publics comme les maisons particulières, ou les mâts dressés sur les places et dans les rues sont rouge-blanc-bleu, s'il s'agit des contrées d'outre-lac ou d'outre-Jura, rouge-blanc-vert, si c'est en Italie, rouge-blanc-noir, si c'est en Allemagne et ainsi de suite. Tandis qu'en Suisse, nos vingt-deux bannières cantonales apportent tour à tour le rouge, le bleu, le vert, le blanc, l'or et le noir dans un grand nombre de combinaisons et la juxtaposition des divers drapeaux donne un très heureux mariage de couleurs, une symphonie qui chante agréablement aux yeux. Cinq fois c'est le rouge et le blanc ; trois fois : le bleu et le blanc ; deux fois le vert et le blanc, — le noir et le jaune, — le bleu, le blanc et le noir, — le noir et le blanc ; une fois : le rouge et le jaune, — le rouge, le jaune et le noir, — le rouge et le noir, — le rouge et le bleu, — le vert, le rouge et le blanc, — le vert, le blanc et le jaune.

C'est cette riche variété de couleurs qui rend nos rues si gaies quand elles sont parées pour une fête. On l'a souvent remarqué, ce sont alors les rues les plus étroites, celles des quartiers anciens, dont la décoration est la plus gracieuse et la plus réussie ; elles s'y prêtent mieux que les trop larges artères où l'on ne peut guère songer à poser des guirlandes ou des drapeaux d'un côté à l'autre de la chaussée.

Cette bigarrure dans nos bannières est aussi le brillant symbole de notre Etat fédératif et constitue ainsi tout à la fois une fête pour les yeux et une fête pour l'esprit pour quiconque sait lire ce langage spécial. Ici c'est le rappel de l'emblème caractéristique de telle ancienne maison sei-

gneuriale ou de l'appartenance à quelque pouvoir ecclésiastique, ou le titre de ville impériale, là c'est le souvenir des légendes antiques ou celui des luttes de l'époque héroïque, puis voici l'image des grèves blanches gagnées pour l'habitation et la culture au bord des lacs bleus, ailleurs encore le vert, couleur d'espérance et de liberté, vient apporter une note nouvelle aux Etats datant de l'aube des temps modernes.

Ainsi toute l'histoire suisse est évoquée devant nous, flottant dans les plis de nos vingt-deux drapeaux et puis, les dominant tous, dans ceux de notre bannière à croix blanche. « Das weisse Kreuz im roten Felde », dont la simple vue nous émeut et nous fait vibrer. Nous tenons à dire bien haut notre gratitude à tous ceux qui nous ont, une fois encore, procuré la joie de voir notre cité gracieusement parée, accueillante pour nos Confédérés : autorités cantonales et municipales, direction des postes, sociétés et groupes de quartiers, commerçants et particuliers, chacun y est allé avec entrain et grand fut le plaisir des yeux et du cœur.

Est-ce à dire que tout ait été parfait dans cette décoration ? Ce serait exagéré de le prétendre. M'est-il permis de consigner ici quelques remarques. Si nous nous décidons à les formuler après coup, ce n'est point dans un esprit de critique, mais dans le désir d'apporter quelques suggestions pour faire mieux encore à prochaine occasion. Ce sera pour nos après-venants si ce n'est pour nous-mêmes. Maintenant que drapeaux, draperies et écussons ont été replacés dans les réserves de nos maisons, nos quelques réflexions ne risquent plus de désigner ceux qui se trouveraient en cause et de les peiner, ce que nous désirons éviter.

Croix fédérale. — Rappelons que pour qu'elle soit de belles proportions, il faut non pas la composer de cinq carrés, mais avoir soin que les rectangles qui composent les bras de la croix soient d'un sixième plus longs que larges. Le champ du drapeau doit en outre être suffisamment grand pour que les extrémités des bras ne soient pas trop proches du bord du drapeau. L'excès contraire, c'est-à-dire une croix minuscule posée dans un vaste champ n'est pas plus agréable à l'œil. Nous déconseillons d'entourer le drapeau fédéral si beau dans sa sobriété de bordures flammées rouges et blanches, qui sont superflues et d'un mauvais effet, d'autant plus que le raccord des bandes flammées aux angles du drapeau est difficile et souvent fort mal exécuté. A ce propos disons aussi qu'il vaut mieux ne pas encadrer les écussons cantonaux d'une bordure de couleur, qui risque de heurter les couleurs de l'écusson lui-même ; en cas de nécessité absolue, qu'on donne à cette bordure quelque teinte neutre et non héraldique, un gris par exemple.

(à suivre)

G.-A. B.

Amitiés féminines. — Oui, nous étions très intimes l'année dernière et nous avions convenu que cela nous serait très profitable si chacune de nous avait à l'autre ses propres défauts !

— Ah ! Et comme ça a-t-il marché ?

— Ça fait un an que nous ne nous sommes pas parlé !

Un fat. — Et vous, très cher, comment vous chauffez-vous

— Oh ! bien simpl., je brûle mes lettres d'amour.



Patois des environs d'Orbe.

LO TRU (PRESSOIR) A DJAN POTTU

DJAN POTTU dâi on hommo commin on n'in vâi pou. L'étâi molaisi, pottu, bordon, jamai containt et adé mau veri ; l'avâi adé otîè à recliamâ, à ronna et à mormotto. C'étâi on pout hommo et on originau commin n'in n'avâi pas dou dèso la vouûta dai cieux, à cin que desâi lo villio syndiquo que l'avâi bin cognu et lè dzin ne compregonnait pas comin dau dianstro sa fenna, la pouûra Djudion, avâi pu vivrè quarante-dou z'ans avouè ci pout osi.

Djan Pottu n'avâi min dè tru et, comin bin dâi z'autrè dzin, trollivè veneindzè et bliesson âo tru dè coumouna. Ma ci dianstro dè Pottu n'avâi jamè prau serra et recopa et c'étâi adè na via dau mellion dau diablo po lâi fère remouâ cè trolliès. On coup, l'avâi serrâ dau bliesson ; çè bougro de Pottu avâi recopa sat iadzo et n'étâi pa onco containt ; pas moyan dè lâi fère debar-rassi lo tru. Lo tserpifou volliâie à tota force recopa onco on iadzo, tant bin que l'a falliu allâ queri la syndiquo por lai fère einlevâ sa trollia. Djan Pottu étâi furieu, s'étâi insurta avouè lo syndiquo et s'ein est pou manquâ que l'âi fot-tèyè na brocha. Ye boèlâvè que restavè omintè na brinta dè mauda dein sa tschaffa quan bin l'étâi asse sètse qu'on mouè d'étallè dein on guelatai.

Pottu étâi bin tant ein colère que sè djurâ d'avâi on tru à lhî et tsi lhî, iò porrâi serrâ et recopâ à sa fantasi.

Lo mimo dzo Djan Pottu s'imbarqua por Rolle, iò l'âi avâi dein sè tein na fondèrî dè tru et l'atseta on visse, onne ècauvra, avouè duè cliiavettè, onna àcoila et on petit pesson ein fè ; comminda tsi on tayau dè pierrè on sitzo et on audzo ein granit et tsi on tsapouè on grand pesson, dâi z'ivrogne, dâi lan et dâi trabasiè et on tor ein tsâno, na granta palantse et dou palantsons ein frâno. Houit dzo aprî, lo tru nâovo étâi montâ et pret à servî, justo por lè venindzè.

Por la premiere trollia tot allâ prau bin que Pottu n'avâi pa tro pottâ. Quand l'urou recopâ sat iadzo et serra à fon dè train, lo valet à Pottu lai dese :

— L'è prau serrâ dinse, père, on pau remoua ellia trollia.

— Vau-tou tè caisi, tsanero de tserpifou. Faut recopâ onco on cou et sè depatsi, boèle Pottu. Lâi a oncora omintè na seille de vin din ellia tschaffa !

Lo tru fu relèvâ et reserrâ à fon. Po fèrè lo derrâi quâ l'ètion houit z'hommo que bussâvon tant que poivon âi dou palantson. Hardi ! hardi ! criève Pottu on l'âi est et noutrè coo sè crampounâvon, sè crampounâvon... Tot per on coup, à l'avi que l'avion fini lo quâ, rrrrrrrr !!!!! on ou na pètaie comin on coup de canon. C'étâi lo tru que vegnai dè chauta. La coirda s'étâi rontia, la palantse avâi étâ rolli contrè lo mouret d'onna foice èpouiraîta pu l'étâi tschaitè que ba. L'ècou-

vra s'étai partadja ein quatre bocons, l'écoila étai findya ein dou, lo gran pesson epècllia ein trài ou quatre breque, lo petit pesson tot èmèl-lua et lo visse trossà pè lo maitin. Lâi avâi omin-tè po trai ceint fran dè breque.

Et ce n'étai pas tot. Quand la coirda avâi rontu, lè palantsons avion paumâ lè z'homme contrè la mouraille d'onna tolla foorce que l'avion cru que l'ètion tu tia. Djan Pottu avâi lo brè gautso rontu et la tsamba draite repiantaie. Son valet Daniet lo cècllio dou cou trossi ; ion dâi vaulet avâi rêchu on to coup dè palantson dein lo doû que lo mâidzo avâi cru on momin que l'avâi l'etsena rontia ; l'autro vaulet avâi dou dâi bresi à tsatiè man. Lè z'autro z'homme n'avion pas grand mau, mâ l'iron tot èmotella. Lo lindèman matin Djan Pottu à trova ècri ein gross'ècretoura su sa poirta dè grandze ci verset : « Vau mi laissi quart dè pot dè mauda dein la tscaffa quèi de fèré chautu lo tru ! Oû-tou, Djan-Pottu.

Pierre-Abram Rêdzipet.

LA RECETTE

LA vie, pour l'oncle Sami et sa femme, la tante Louise, présentait un intérêt bien puissant : celui d'acheter, chaque mois d'avril, deux petits cochons de six semaines, roses, mignons et pas beaucoup plus gros qu'un matou de grandeur moyenne, et de les amener jour après jour à la perfection de leur rotondité. Etant passés maîtres dans cet art, ils aimaient beaucoup à en parler, et chaque fois qu'ils pouvaient mettre la main sur quelqu'un qui, par miracle, consentait à écouter, ils s'en donnaient à cœur joie. Ils n'avaient oublié aucun des cochons qu'il leur avait été donné d'élever et pouvaient raconter la vie entière de chacun d'eux, du jour de son arrivée à celui de sa métamorphose en saucissons... Son caractère, son tempérament, ses jours de maladie, le nom du propriétaire qui l'avait vendu, celui du boucher qui l'avait acheté, tout y passait... Il y avait des gens que cela intéressait, d'autres que cela ennuyait, et de ce nombre étaient les deux neveux préférés de la tante Louise, Auguste et Ulysse, qui, ayant à peu près vingt ans, n'aimaient rien autant que de batifoler. Mais leurs parents tenaient à ce qu'ils fussent respectueux envers l'oncle Sami et la tante Louise... (la famille, c'est la famille, et d'ailleurs, à force d'avoir élevé des petits cochons, les deux vieux disaient avoir deux ou trois titres à la Banque cantonale). De temps en temps donc, on envoyait l'un ou l'autre des deux jeunes gens leur faire une commission, avec la recommandation de rester un bon moment et d'être bien gentil.

Mais il arriva qu'un soir Auguste au retour de cette visite, bâilla si fort que son frère, qui le rencontra, éclata de rire.

— Tu t'es rudement embêté chez l'oncle, dit-il avec compassion.

— Un peu que je m'y suis embêté... ils m'ont raconté l'histoire de tous leurs cochons depuis l'année où ils se sont mariés — pas les cochons, eux — jusqu'à aujourd'hui... il y en a défilé au moins cinquante.

— Pardi, à qui le dis-tu?... l'autre soir... mais écoute-voilà, si on leur faisait une farce de façon à ce qu'ils aient au moins quelque chose de nouveau à raconter.

— J'en suis... tu as une idée ?

— Oui.

Et Ulysse la développa tout au long, tandis que de joie Auguste se tapait sur la cuisse. Malgré qu'il fût déjà tard, ils se rendirent tous deux chez un de leurs camarades, grand farceur devant l'Éternel, dont ils désiraient le concours. Chez ce jeune homme, justement, on élevait beaucoup de cochons. Il y avait deux ou trois laies qui donnaient perpétuellement des rejetons ce qui fait qu'on en trouvait là de tous les calibres, depuis le mignon porcelet, pas plus gros qu'un lapin angora jusqu'au respectable cochon de six mois, prêt à être mis à l'engrais. Le camarade entra en plein dans la combinaison, et fit voir ceux des habitants du boiton qui convenaient le mieux en ex-

pliquant qu'il était assez facile de les transporter sans qu'ils crient et qu'il connaissait un truc. Tout allait donc très bien.

Le lendemain, Auguste, par hasard, passa devant chez son oncle au moment où la tante Louise donnait à manger à ses animaux préférés. Il s'approcha et la complimenta sur les progrès qu'ils avaient accompli ces derniers jours, puis il continua, confidentiel :

— C'est en Suisse allemande, là où j'ai été en échange qu'ils avaient toujours des cochons extra... Ils avaient un secret... moi je le sais leur secret, j'ai donné cinq francs au porcher pour qu'il me le dise...

— Un secret, dit la tante Louise fortement intéressée, qu'est-ce que c'était ?

— Oh je veux bien vous le dire, mais s'il vous plaît, ne le répétez à personne, ça pourrait m'amener des ennuis.

— Bien sûr que non, pense-te voir... je te jure bien que je ne le redirai à personne.

— Eh bien, tante Louise, écoutez-voilà... avez-vous de la graine de raves ?

— Oui.

— Eh bien, mettez-en tous les soirs douze grains dans la soupe... pas un de plus pas un de moins... vous verrez le résultat.

— Non, mais que me dis-tu là !

— C'est comme je vous dis... ces gens là-bas, en Suisse allemande, ils faisaient facilement des cochons de six cent...

— Comment dis-tu?... de six cents ?...

— Oui, oui, essayez seulement, si ça ne réussit pas tant pis, ce n'est pas pour ce que ça coûte...

Sans rien écouter de plus, la tante Louise trotta vers la maison et s'en revint avec son cornet de graines de raves. Minutieusement, elle compta les douze petits grains gros comme des têtes d'épingles et les plongea dans la soupe qu'elle remua comme il faut de la main droite.

— Voilà dit Auguste, on verra ce que ça va donner, et il s'en alla en sifflant.

Le lendemain matin, en ouvrant comme de coutume la porte du boiton pour en contempler les bêtes, la tante Louise resta toute saisie : ses cochons avaient cru pendant la nuit comme un copon de pâte derrière le fourneau. Heureuse, elle appela Sami qui resta extrêmement surpris, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

— Que leur as-tu donné ? demanda-t-il quand il put parler.

La tante Louise regarda autour d'elle pour s'assurer de la solitude et répéta la confidence d'Auguste.

— Douze grains de raves !... pas possible !... cet Auguste quand même !... N'oublie pas d'en redonner ce soir.

La tante Louise n'avait pas peur d'oublier, et même, elle ne tenait pas d'impatience d'arriver au soir. Le moment venu, elle appela Sami pour lui faire contrôler le nombre des grains et assister à l'opération qu'elle accomplit avec solennité. Encore un peu eût-elle exigé de Sami qu'il ôtât son bonnet.

De toute la nuit, ils dormaient assez peu et le petit jour les trouva tous deux devant la porte du boiton, émus comme un chimiste devant son creuset où il vint trouver la pierre philosophale... Oui, en effet, ils avaient de nouveau cru pendant la nuit, et d'une façon si évidente que la tante Louise sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Ti possible, disait-elle, ti possible... cet Auguste quand même, qui aurait cru... Il faudra le récompenser sur ton testament, Sami, lui donner un paire de cent francs de plus qu'aux autres.

Mais Sami ne trouvait pas les mots pour dire son émerveillement devant des cochons de deux mois qu'il avait payés huitante-cinq francs et qui en valaient à présent deux cents au bas mot... Par hasard, Auguste passait par là en revenant de la laiterie. Ce n'était pas tout à fait son chemin, mais il avait dû aller voir chez le marchand pour la charrue... La tante, du geste lui montra les deux cochons qui d'ailleurs avaient l'air plutôt effrayés et se tenaient dans un coin de leur réduit, immobiles, les yeux fixes, campés sur leurs courtes jambes et prêts à la fuite.

— Cré mâtin, dit Auguste, ça c'est une réus-

site... et dire que ma mère n'a jamais voulu essayer... Avez-vous encore de la graine de raves, au moins ?... Parce qu'il suffit d'une fois pour faire tout manquer.

La tante en montra un gros cornet, une livre au moins, que Sami avait acheté la veille sur la Riponne. Elle le cachait derrière le contrevent de l'étable.

Pendant quelques jours encore les cochons continuaient à prospérer pour ainsi dire à vue d'œil. L'oncle Sami avait envie de passer une nuit avec eux pour les regarder croître, mais sa femme l'en dissuada...

Le samedi soir, ah, quel malheur !... voilà que la graine de raves disparut de sa cachette. L'oncle Sami et la tante Louise passèrent une partie de la nuit à la chercher en vain, et les voisins qu'ils allèrent réveiller pour leur demander, pour l'amour de Dieu, de leur en donner une pincée, déclarèrent qu'on ne semait pas des raves à ces heures et qu'ils n'avaient qu'à aller dormir... Le lendemain les cochons se trouvaient revenus à leur petitesse primitive et on eut beau recommencer l'expérience sur d'autres élèves, jamais plus elle ne réussit.

Néanmoins, l'oncle Sami et la tante Louise gardèrent de cette courte aventure un beau souvenir et toute leur vie tinrent leur neveu Auguste en particulière estime.

J.-L. Duplan.

UNE REMAUFFÉE !

POUR une remauffée, c'en est une et une fameuse, que j'ai entendue hier, vers midi, sur la place de la Riponne !

Une brave paysanne de la campagne trépiginais fiévreusement devant une dizaine de corbeilles vides, vous savez, vers les anciens magasins à Monsieur Gross et Madame Greiff. Tout à coup, la bonne vieille bondit et gesticule, en s'élançant au-devant d'un paysan, son fils probablement :

— Ah ! te voilà enfin, pandoure ! D'où sors-tu ? Voilà deux heures de temps que j'attends là ! Tu devrais avoir vergogne ! Je pense que tu es allé piquer trois décis ! C'est du beau, ça ! Et, c'est tous les marchés la même chose !

Tout ce discours était accompagné d'une gymnastique rythmique à faire pâlir d'envie Monsieur Jacques-Dalcroze.

Survint une auto, elles ne sont pas tant rares à ces heures par Lausanne ; le conducteur fait marcher sa cornette, sa manivelle à tredon, enfin tout le fourbi ; mais, la bonne vieille continue à gesticuler et à bouéler, comme une sourde. Le conducteur de l'auto s'arrête ; c'est un bon vivant qui sait prendre les choses du bon côté, il va vers la bonne vieille et lui dit, très poliment :

— Pardon, madame, auriez-vous la bonté de me laisser passer avec ma voiture ?

Mais, la mère n'est pas d'humeur à badiner ; elle se retourne, en gesticulant de plus belle et dit à l'automobiliste :

— Dites-voilà, vous ; vous n'êtes pas plus pressé que moi ! Voilà deux heures de temps que j'attends ma chenoille de fils qui se traîne par Lausanne, et je n'ai pas de mécanique pour me ramener à la maison !

Eclat de rire général, recrudescence de la furie de la bonne mère Gongon ! Pour finir, il y a une procession de chars et d'autos qui sont arrêtés derrière la « mécanique » au mossieu ! Enfin, la mère se calme un peu et se décide à se tirer de côté, parmi ses corbeilles, en disant, parlant de tous ces véhicules qui défilent devant elle :

— Comme ils n'auraient pas pu rester à la maison, toute cette bande, au lieu de venir nous embêter par là !

L'heure du tram et du dîner était là, je n'ai pas pu suivre plus longtemps cette scène ; mais je ne suis pas le seul qu'elle ait amusé !

Pierre Ozair.

Après le dîner. — Vous ne vous êtes jamais battu en duel, docteur ?

— Moi, jamais ! Quelle émotion éprouverais-je en tuant un homme ?

— C'est vrai : l'habitude !